



André Durand présente

‘ ‘Alexandre le Grand’ ’
(1665)

Tragédie en cinq actes et en vers de Jean RACINE

pour laquelle on trouve un résumé

puis successivement l'examen de :

les sources (page 2)

l'intérêt de l'action (page 3)

l'intérêt littéraire (page 4)

l'intérêt psychologique (page 5)

l'intérêt philosophique (page 7)

la destinée de l'œuvre (page 7)

Bonne lecture !

RÉSUMÉ

Au IV^e siècle avant Jésus-Christ, Taxile et Porus, rois des Indes, brûlent tous deux pour la reine Axiane, qui ne s'est pas encore déclarée. Tandis que le Macédonien Alexandre approche de leur pays, Cléofile, sœur de Taxile, qui fut jadis la prisonnière du conquérant, qui l'aime et en est aimée, cherche à convaincre son frère de collaborer avec lui. L'ambassadeur Éphestion apporte à Cléofile l'hommage de l'amoureux Alexandre, puis offre la paix aux deux rois. Taxile, qui croit Porus plus heureux que lui dans son amour pour Axiane, accepte la proposition. Mais il ne peut convaincre son allié de déposer les armes : Porus refuse dédaigneusement, est décidé à résister jusqu'au bout, déclare qu'il combattrait seul, aidé par l'amour d'Axiane. La bataille s'engage, et il est vaincu. Alexandre se déclare à Cléofile, et lui promet le trône de l'Asie. Comme on croit Porus mort, Axiane s'abandonne alors à son amour pour lui, se désespère. Alexandre pense la fléchir par sa générosité, et lui faire accepter d'épouser Taxile, car le conquérant est soucieux d'obtenir Cléofile de son frère. Mais la reine déclare hautement qu'elle aime toujours le mort, et qu'elle ne rendra son estime à Taxile que s'il venge Porus. Or celui-ci reparait ; Taxile le provoque sur le champ de bataille, mais est tué. Vaincu, mais non pas abattu, Porus brave encore fièrement Alexandre qui, cependant, lui pardonne, le traite en roi, lui rend ses États, lui donne Axiane pour épouse, et, à l'admiration de tous, offre de nouveau à Cléofile la couronne et son cœur.

ANALYSE

Les sources

Racine, voulant plaire à Louis XIV qui admirait le brillant conquérant qu'avait été Alexandre, qui, dès 1660, avait commandé à Le Brun une série de toiles représentant les principaux épisodes de sa carrière, avait décidé de lui consacrer une tragédie pour laquelle il s'inspira de l'Histoire, du récit de sa fait par Quinte-Curce, et, à un moindre degré, de ceux faits par Justin, Plutarque, Arrien et Diodore de Sicile.

Dans cette vie, on trouve un épisode qui convient parfaitement pour une oeuvre dramatique et flatteuse : celui où il fit face à Taxile et Porus des rois (des roitelets?) de territoires du Nord de l'Inde, situés autour de l'Hydaspe, une rivière actuellement appelée Jhelum, et se trouvant sur le territoire du Pakistan. Taxile craignait l'ambition de Porus qui avait équipé deux cents éléphants et soixante mille hommes, et qui pouvait projeter de soumettre tout le Penjab. Taxile envoya des émissaires à Alexandre pour solliciter son appui, et le conquérant, alors plus au nord, entre Ouzbékistan, Tadjikistan et Afghanistan, descendit vers l'Inde pour y faire campagne. Porus, prévenu de ces mouvements de troupes, attendit l'ennemi sur la rive de l'Hydaspe dont il voulut interdire le franchissement. Ainsi eut lieu, en juillet 326 avant J.C., la bataille de l'Hydaspe, où Alexandre dut improviser car sa cavalerie ne pouvait, les chevaux étant effrayés par les éléphants, jouer son rôle habituel : il développa une tactique qui fut couronnée de succès, mais au prix de lourdes pertes (il aurait perdu quatre mille hommes à pied, ainsi que son cheval, Bucéphale, qui n'avait peur de rien sauf de son ombre, et son molosse, Périlas, qui, selon Pline l'Ancien, était capable de «mettre un lion en pièces»). Porus, cerné, la plupart de ses cornacs tués et donc ses éléphants inopérants, gravement blessé lui-même, se rendit. Mais Alexandre l'épargna, et le réinstalla sur son trône pour faire de lui un allié facteur de stabilité dans une région aux peuplades trop turbulentes.

Cléofile, si elle ne fut pas la sœur de Taxile, était reine elle aussi d'un royaume des Indes, et Racine, dans sa seconde préface de la pièce, souligna que les historiens latins du I^{er} siècle Justin et Quinte-Curce avaient rapporté ses amours avec Alexandre, dont elle eut un fils.

Mais il n'y eut pas de reine Axiane, en Inde, à cette époque-là comme en aucune autre. Le nom du personnage est celui de l'héroïne d'un roman anonyme du XVII^e siècle et d'une tragi-comédie en prose de Georges de Scudéry datant de 1643.

Claude Boyer, auteur, entre 1646 et 1697, de vingt-deux tragédies, pastorales ou opéras généralement médiocres, avait écrit un *"Porus ou La générosité d'Alexandre"* (1648), qui put attirer

l'attention de Racine sur ce sujet. Mais il ne s'inspira nullement d'une pièce compliquée, peu soucieuse de vraisemblance et même rocambolesque, conformément au goût de l'époque.

Par contre, il est possible qu'il ait pensé à retrouver la générosité et le romanesque de Corneille, qu'il se soit inspiré également de la pièce de celui-ci alors la plus appréciée : *“Cinna ou La clémence d'Auguste”*. En effet, comme Cinna, Porus agit, du moins en partie, par amour ; comme lui, il est l'objet d'une belle générosité de la part d'un souverain magnanime, et, d'ailleurs, la pièce de Racine aurait pu s'intituler *“Porus ou La clémence d'Alexandre le Grand”*. Quant à Taxile, sa trahison et ses motifs rappellent Maxime. Comme chez Corneille, Porus et Alexandre, jaloux chacun de la grandeur de l'autre, sont désireux de s'affronter comme deux ennemis également généreux. Ajoutons que la fière résistance de Porus pouvait évoquer celle de Nicomède, et l'intrigue certains aspects de *“La mort de Pompée”* (le conquérant César y est amoureux de Cléopâtre comme Alexandre de Cléofile ; il se montre lui aussi généreux envers son adversaire, qui a été trahi, comme Porus l'est par Taxile ; dans les deux pièces, on débat du comportement des conquérants). On peut se demander si, en choisissant un sujet historique et héroïque, l'auteur d'*“Alexandre”* n'a pas rêvé de séduire les admirateurs de Corneille. En fait, il ne pouvait leur plaire, vu les transformations qu'il imposa à ce sujet pour séduire le public mondain.

Notons encore que les héros de la pièce sont comparables aussi à ceux de Mlle de Scudéry.

Intérêt de l'action

Après *“La Thébaïde”*, une tragédie originale et violente, Racine produisit *“Alexandre le Grand”*, qui n'est guère une pièce historique, guère une pièce tragique, sauf dans le rôle de Taxile, mais un banal drame politique et galant, mi-héroïque et mi-romanesque, un drame de la rivalité (le mot «*rival*» apparaît ici 17 fois contre une moyenne de 6,5 ailleurs, et un maximum de 15 et de 13 dans deux autres pièces de Racine marquées par des rivalités : *“Bajazet”* et *“Mithridate”*), où l'avidité frustrée d'une passion coupable conduit à une violence criminelle.

Mais, voulant flatter Louis XIV, et plaire aux mondains, aux jeunes gens et aux femmes, dont l'influence était alors décisive pour l'orientation du goût du public, il suivit la mode. Aussi, si la pièce présentait la figure d'un grand conquérant qui, face à la résistance exceptionnelle d'un adversaire, se montre à la fois irrésistible et généreux, il lui fallait encore le rendre amoureux pour le parer de toutes les qualités. C'est pourquoi l'amour, traité avec grâce, occupa une place de choix dans la pièce. La pièce rend à peu près le son d'un épisode du *“Cyrus”*. La gloire y tient une place importante, avec la tendresse.

Les sources principales de *“La Thébaïde”* étaient déjà des pièces de théâtre. Ici, Racine montra qu'il savait, à partir de simples narrations, construire une oeuvre dramatique, avec ses intérêts contradictoires, ses personnages opposés, ses stratégies, ses affrontements, ses péripéties. Pour introduire une intrigue amoureuse liée au conflit militaire, il développa le rôle de Cléofile, qui n'avait été qu'une maîtresse éphémère, en fit la soeur et la confidente de Taxile. Surtout, il inventa le rôle d'Axiane, qui, plus encore que Cléofile, relie solidement le conflit politique (auquel elle participe, comme reine indépendante, à l'âme fière) et le conflit amoureux : c'est leur passion pour elle qui anime Porus et Taxile, renforçant l'héroïsme de l'un, conduisant l'autre à la trahison, et les amenant enfin au duel décisif. Et c'est aussi à elle bien plus qu'à Porus qu'Alexandre fait face sous nos yeux.

Racine sut également tirer parti des possibilités dramatiques implicites dans les informations que lui donnaient ses sources, y choisissant ce qui était l'essentiel pour son travail de dramaturge : les péripéties et leurs conséquences, les modifiant au besoin. Alors que Porus et Taxile ne se sont jamais rencontrés, il fonda la première partie de sa pièce sur leur affrontement (I, 2 ; II, 2 ; II, 3), qui allait en faire aussi le dénouement. Il est vrai qu'il ne décrivit pas des combats qui, pourtant, avaient été épiques et pittoresques. Mais Porus est vaincu ; il a fui ou même il est mort (III, 2 à 7) : Axiane le pleure, proclame son amour, éclate en reproches contre Alexandre et surtout contre Taxile (IV, 1 à 3). Une fois développées les conséquences de cette première information, on apprend que Porus est vivant, et combat toujours avec ardeur (IV, 4), ce qui change l'attitude de tous les personnages. Cependant, le roi indien est en mauvaise posture face aux troupes d'Alexandre. Ici intervient une

troisième péripétie qui est de l'invention de Racine : Porus tue Taxile qui l'a défié (chez Arrien, Taxile parvenait à s'échapper ; chez Quinte-Curce, c'était l'un de ses frères qui était tué), ce qui lui permet de se présenter fièrement devant Axiane et Alexandre, et justifie la générosité admirative de celui-ci. Racine ne fut fidèle à ses sources que dans la mesure où il leur trouva une valeur théâtrale.

Si l'une des particularités de la tragédie classique est la présence, à côté de la plupart des protagonistes, d'un confident, qui permet notamment de transformer en dialogues la scène d'exposition et les sentiments intimes des personnages principaux, "*Alexandre*" est la seule tragédie de Racine où il n'y en a pas. Ce fut sans doute parce que le principal théoricien du genre, l'abbé d'Aubignac, en partie par animosité contre Corneille, venait de critiquer ceux de sa "*Sophonisbe*", et de dire que les propos de ces personnages sont souvent sans intérêt.

La pièce est faible, souvent molle et vaine. En 1747, Louis Racine reconnut le bien-fondé des premières critiques : «Le grand défaut qui y règne est un amour qui en paraît faire tout le noeud, tandis qu'un des plus glorieux exploits d'Alexandre n'en paraît que l'épisode.»

Intérêt littéraire

Le lexique et le style de cette tragédie dominée par l'héroïsme moral et la galanterie sont évidemment fort différents de ceux de "*La Thébaine*", où l'emportaient violence et fourberie. Mais on reconnaît ici encore l'écriture d'un débutant.

Le vocabulaire est presque aussi pauvre que dans "*La Thébaine*" ; il l'est même davantage en substantifs et surtout en adjectifs. C'est le moins original de toutes les tragédies de Racine, d'autant que les emplois imagés relèvent souvent du thème de la conquête amoureuse («*chaîne*», «*fers*», «*conquérir*», «*résistance*», «*vainqueur*»...), qui était alors d'une grande banalité. Le lexique héroïque est employé de façon inflationniste, sans significés suffisamment crédibles, et certains termes idéalistes mais vagues («*âme*», «*gloire*», «*vertu*», «*grand*», «*illustre*», «*vaillance*», «*estime*», «*hommage*») sont plus fréquents qu'ailleurs. On note au contraire l'absence de certains termes qui, après la création de la pièce, allaient passer pour raciniens, et qui allaient caractériser dans les tragédies suivantes la violence des passions : «*fureur*», «*vengeance*», «*cruel*», «*perfide*», «*funeste*». Mais il n'y avait plus d'archaïsmes, ni de maladroites frappantes.

Le style s'était affiné. Cependant, marqué par la galanterie, fleuri de préciosité, destiné à toucher, il ne peut le faire, à cause d'inflations fadement conventionnelles. On trouve de beaux vers et puis, à côté, des obscurités.

La part des exposés didactiques reste trop importante par rapport à celle des dialogues vivants.

Les discours manquaient encore de mouvement et de profondeur. Toutefois, les schémas rhétoriques étaient utilisés avec plus de souplesse. On commençait à déceler, par exemple dans le discours de Taxile qui s'adresse à Éphestion, mais aussi, implicitement, à Porus (vers 481 et suivants), et même dans certains compliments d'Alexandre et de son porte-parole, cette insinuante ambiguïté qui allait être l'un des charmes du style d'"*Andromaque*".

On remarque des formules bien frappées : «*Si l'on n'est son esclave, on est son ennemi.*» (vers 184). D'autres sont :

- parfois un peu rigides, comme dans cet échange stichomythique entre Taxile et Porus :
 - «TAXILE : *L'audace et le mépris sont d'infidèles guides.*
 - PORUS : *La honte suit de près les courages timides.*
 - TAXILE : *Le peuple aime les rois qui savent l'épargner.*
 - PORUS : *Il estime encor plus ceux qui savent régner.*
 - TAXILE : *Ces conseils ne plairont qu'à des âmes hautaines.*
 - PORUS : *Ils plairont à des rois, et peut-être à des reines.*
 - TAXILE : *La reine, à vous ouïr, n'a des yeux que pour vous.*
 - PORUS : *Un esclave est pour elle un objet de courroux.*» (vers 221-228),
- parfois inflationnistes : «*Je vois d'un œil content trembler la terre entière,*

*Afin que par moi seul les mortels secourus,
S'ils sont libres, le soient de la main de Porus,
Et qu'on dise partout dans une paix profonde :
"Alexandre vainqueur eût dompté tout le monde,
Mais un roi l'attendait au bout de l'univers,
Par qui le monde entier a vu briser ses fers".*» (vers 539-548),

- ailleurs assez subtiles :
*«Non, Seigneur, je vous hais d'autant plus qu'on vous aime,
D'autant plus qu'il me faut vous admirer moi-même,
Que l'univers entier m'en impose la loi,
Et que personne enfin ne vous hait avec moi.»* (vers 1121-1124 où Axiane s'adresse à Alexandre).

Du côté de la tendresse, quelques passages du rôle de Cléofile, qui craint que celui qu'elle aime ne lui préfère la gloire, ne sont pas indignes de l'auteur de "Bérénice" :

*«Tant d'États, tant de mers qui nous vont désunir
M'effaceront bientôt de votre souvenir.»* (vers 915-916),
«Mon âme loin de vous languira solitaire.» (vers 1309).

La métrique s'était assouplie, même s'il y a encore quelques quatrains systématiques, surtout dans les deux premiers actes.

Intérêt psychologique

Les personnages rivalisent dans l'élévation morale, sauf Taxile qui, de ce fait, est le plus intéressant.

Éphestion, le lieutenant et le porte-parole du roi de Macédoine, aurait pu être un personnage fort effacé. Mais il fait preuve de beaucoup de dignité. La scène qui l'oppose à Porus et Taxile (II, 2) a toujours passé pour l'une des plus belles de la pièce.

La sensibilité de Cléofile, ses espoirs inquiets, sa crainte de n'être pas sincèrement aimée la rendent plus crédible et plus touchante que son amant. Elle s'étonne que la tendresse d'Alexandre lui fasse entreprendre «*guerre sur guerre*», craindre que, dans ces conquêtes, il ne l'oublie, et que cette ardeur soit la cause, en quelque manière, de la mort de son frère (V, 1 et 3).

Si Alexandre est un conquérant ambitieux de gloire, Racine en fit surtout un amoureux galant, qui ne rêve de conquêtes nouvelles que pour les déposer aux pieds de sa dame. En fait, cette galanterie, qui fut très critiquée, n'est pas l'aspect dominant de la pièce : elle occupe, en y ajoutant les tendres réponses de Cléofile, moins d'un dixième du texte (vers 354-408, 847-928 et 1309-1324). Mais Alexandre paraît trop falot, trop empêtré dans des amours sans rapport avec sa renommée de conquérant. Cette invraisemblance historique ne gênerait personne aujourd'hui si cette galanterie était convaincante. Mais elle manque d'authenticité. Déjà, en 1666, Saint-Évremond déclara : «On le fait parler sans le faire sentir ; aussi on l'écoute sans être touché.» Le conquérant ne devient vraiment grand que par son attitude finale face au vaincu.

La reine Axiane, qui prononce le quart du texte, oscille entre la fierté (intéressante par sa théâtralité comme par son dynamisme) d'une glorieuse qui ne veut «*pour amant qu'un vainqueur d'Alexandre*» (vers 646), et la sincérité d'une amoureuse qui craint l'affrontement entre son cher Porus et le redoutable conquérant (I, 3 et II, 5). La conjonction de ces deux sentiments donne beaucoup de force à son courroux face à Taxile (III, 2 et IV, 3) ou Alexandre (IV, 2 et V, 2). Certaines de ses formules sont cinglantes.

Elle lance à Taxile :

*«Pour ta patrie,
Ton indigne courage attend que l'on te prie?»* (vers 753-754),
*«Tout l'État périssant n'a pu t'en encourager?
Va, tu sers bien le maître à qui ta sœur te donne.»* (vers 760-761),

*«Non, non, je ne sais point vendre mon amitié,
Caresser un tyran, et régner par pitié.» (vers 787-788),
«Règne, Porus ni moi n'en serons point jaloux.
Et tu seras encor plus esclave que nous.» (vers 795-796),*

*«Approche, puissant roi,
Grand monarque de l'Inde, on parle ici de toi.» (vers 1159-1160),
«Tu veux servir. Va, sers, et me laisse en repos.» (vers 1204).*

Elle assène à Alexandre : *«Le mérite à vos yeux ne peut-il éclater
Sans pousser votre orgueil à le persécuter?» (vers 1019-1020),
«Et c'est à ma douleur un spectacle assez doux
De le voir partager cette gloire avec vous.» (vers 1059-1060),
«Et que vous avaient fait tant de villes captives,
Tant de morts dont l'Hydaspe a vu couvrir ses rives?» (vers 1077-1078),
«Non, de quelque douceur que se flatte votre âme,
Vous n'êtes qu'un tyran.» (vers 1093-1094).*

Est campé en face d'Alexandre un insolent Porus. S'il violait la règle du respect dû à plus grand que soi, le rôle du résistant a plus d'intensité dramatique et pathétique que celui du conquérant, lecteurs et spectateurs étant poussés à s'identifier affectivement au plus faible, et à le soutenir moralement, surtout quand sa cause est la plus juste, et d'autant plus qu'il se démarque heureusement du traître Taxile.

L'une de ses répliques est célèbre : à Alexandre qui lui demande : *«Comment prétendez-vous que je vous traite?»*, il répond : *«En roi»* (vers 1500) ; cette réplique provient d'Arrien et de Plutarque, mais évoque aussi de célèbres réponses, celles de personnages de Corneille : Nicomède (vers 1318) et Médée (*«Dans un si grand revers, que vous reste-t-il? – Moi. Moi dis-je, et c'est assez.»* [vers 316-317]).

Si la galanterie nuit à la crédibilité du conquérant, l'amour galvanise le résistant, qui est, lui aussi, un parfait amant, son amour pour Axiane étant toutefois sobre et digne, l'auteur n'y consacrant qu'une petite partie de leurs dialogues :

*«Ah ! Madame, arrêtez, et connaissez ma flamme,
Ordonnez de mes jours, disposez de mon âme.» (vers 321-332),
«C'est vous, je me souviens, dont les puissants appas
Excitaient tous nos rois, les entraînaient aux combats.» (vers 643-676).*

En Porus s'articulent donc fort bien les deux dimensions de la pièce.

Taxile incarne la frustration tragique.

Il est d'abord un amoureux dont la passion pour Axiane devient vite pathétique, car elle lui réserve un accueil hautain, lui montre ce qu'elle appelle elle-même un *«cruel mépris»* (vers 271). À Cléophile qui l'incite à quitter *«cette ingrate princesse»* (vers 1120), il répond vivement :

*«Non, ma sœur, je la veux adorer,
Je l'aime. Et quand les vœux que je pousse pour elle
N'en obtiendraient jamais qu'une haine immortelle,
Malgré tous ses mépris, malgré tous vos discours,
Malgré moi-même, il faut que je l'aime toujours.
Sa colère après tout n'a rien qui me surprenne.
C'est à vous, c'est à moi qu'il faut que je m'en prenne,
Sans vous, sans vos conseils, ma sœur, qui m'ont trahi.
Si je n'étais aimé, je serais moins haï.
Je la verrais sans vous par mes soins défendue,
Entre Porus et moi demeurer suspendue.
Et ne serait-ce pas un bonheur trop charmant
Que de la voir réduite à douter un moment?*

*Non, je ne puis plus vivre accablé de sa haine,
Il faut que je me jette aux pieds de l'inhumaine.
J'y cours, je vais m'offrir à servir son courroux
Même contre Alexandre, et même contre vous.
Je sais de quelle ardeur vous brûlez l'un pour l'autre.
Mais c'est trop oublier mon repos pour le vôtre,
Et sans m'inquiéter du succès de vos feux,
Il faut que tout périsse, ou que je sois heureux.» (vers 1224-1244),*

sa douleur allant donc jusqu'à le faire rêver d'un holocauste.

Est-ce par réaction à cet amour repoussé que ce roi, qu'on ne saurait considérer comme sage ou modéré, trahit son devoir patriotique, prône l'entente avec Alexandre, cette alliance devant lui permettre d'éliminer son rival, et s'imposer à celle qu'il aime? Ou n'est-il qu'un fourbe, un lâche et un traître, qui dissimule une bassesse, dont on peut s'indigner, sous le masque de la fine politique?

On peut comparer sa frustration vengeresse et sa fureur non seulement à celles de Narcisse, Néron ou Mathan, mais à celles de Roxane, d'Ériphile, de Phèdre et surtout d'Hermione.

En conclusion, il faut bien constater que, le monde de cette tragédie romanesque et galante étant sans profondeur, les personnages en manquant aussi, sont trop univoques, trop proches du stéréotype, et qu'on ne croit pas en eux.

Intérêt philosophique

On peut trouver en "*Alexandre le Grand*" une réflexion politique en ce sens que, en Porus et Taxile, s'opposent deux attitudes également plausibles en face d'un conquérant puissant et généreux, celle de la collaboration et celle de la résistance.

La pièce fait surtout la promotion de l'héroïsme moral par la dignité d'Éphestion, la noble résistance de Porus, la fierté d'Axiane, la générosité d'Alexandre, le dévouement amoureux de ces trois personnages et de Cléofile. Mais ces idées morales souffrent de ne pas être nourries d'une psychologie complexe.

Destinée de l'œuvre

"*Alexandre le Grand*" fut créé le 4 décembre 1665 à Paris, au Palais-Royal, par la troupe de Molière qui venait de produire le scandaleux "*Dom Juan*" (15 février 1665). Le 16 décembre, elle fut jouée devant le roi chez la comtesse d'Armagnac. Elle remporta un beau succès, les spectateurs ayant le sentiment qu'un grand dramaturge était né.

Mais elle subit de vives critiques. Corneille, auquel Racine l'avait soumise et qui venait de subir l'échec d'"*Agésilas*", lui signifia qu'il avait un grand talent pour la poésie, non pour la tragédie, que l'action de la pièce était trop simple et pauvre en péripéties. Le journaliste Robinet, toujours hostile à Racine, railla la galanterie peu antique du nouvel Alexandre, et la générosité trop grande de Porus.

À peine avait-il montré Taxile trahissant son devoir pour satisfaire sa passion que Racine eut le même comportement. Alors qu'au XVII^e siècle, la troupe qui créait une pièce en avait l'exclusivité pour une première série de représentations, qu'elle ne tombait dans le domaine public qu'à sa publication, six à huit semaines après la première, parfois davantage, profitant du succès de sa tragédie, il la donna aussitôt à ses rivaux de l'Hôtel de Bourgogne, qui étaient sensiblement plus appréciés dans le jeu tragique. Ils recommencèrent à la représenter quatorze jours exactement après sa création, le 18 décembre. À une époque qui accordait une grande importance à la fidélité des relations sociales, en période de concurrence aiguë entre les deux théâtres, et alors que Molière était mis en difficulté par l'interdiction de "*Tartuffe*" puis de "*Dom Juan*", cette trahison sans précédent donna la mesure d'une ambition sans scrupule. Après trois autres représentations devant un public dix fois moins nombreux que pour les précédentes, Molière dut renoncer. On peut d'ailleurs voir dans cette mésaventure une source secondaire du "*Misanthrope*" qui fut représenté six mois plus tard, Molière y constatant

l'impossibilité de corriger un monde dominé par les coquins. Il ne semble pas que les deux hommes se soient jamais réconciliés. En tout cas, la troupe de Molière, et celle de l'Hôtel de Guénégaud, qui lui succéda, allaient s'abstenir de jouer des pièces de Racine jusqu'en septembre 1678.

Le texte fut publié en janvier 1666, avec une dédicace au roi (qui l'accepta), une préface, un privilège du 30 décembre étant accordé à Racine pour cinq ans.

La dédicace explicita la comparaison avantageuse entre Louis XIV et Alexandre, déjà utilisée par d'autres et notamment par Corneille dans son *"Remerciement"* de 1663, Racine annonçant l'héroïsation du roi.

Dans sa préface, il défendit sa pièce contre ceux qui lui reprochaient la «simplicité» du sujet en affectant de la prendre pour de la «stérilité». Il se moqua des *«subtilités de quelques critiques, qui prétendent assujettir le goût du public aux dégoûts d'un esprit malade, qui vont au théâtre avec un ferme dessein de n'y point prendre de plaisir, et qui croient prouver à tous les spectateurs, par un branlement de tête et par des grimaces affectées, qu'ils ont étudié à fond la "Poétique" d'Aristote»*. Que reproche-t-on à mes tragédies, demanda-t-il, *«si toutes mes scènes sont bien remplies, si elles sont liées nécessairement les unes avec les autres, si tous mes acteurs ne viennent point sur le théâtre que l'on ne sache la raison qui les y fait venir et si, avec peu d'incidents et peu de matière, j'ai été assez heureux pour faire une pièce qui les a peut-être attachés malgré eux, depuis le commencement jusqu'à la fin?»*

En 1668, Saint-Évremond, partisan de Corneille, publia une sévère *"Dissertation sur le "Grand Alexandre"*, où il releva avec une pertinence peu indulgente les défauts de la pièce, reprochant à Racine de «n'avoir pas connu Alexandre ni Porus», et de n'avoir pas donné une assez «grande idée» de la guerre qu'ils menaient, critiquant les fantaisies galantes qui altèrent le génie de héros célébrés dans l'Histoire en les asservissant à des princesses imaginaires.

En 1672, honneur que n'avait encore connu aucune autre pièce de Racine, elle connut une réédition séparée, qui fut sans doute due au fait que Louis XIV commença cette année-là sa grande carrière guerrière en remportant une victoire sur les Provinces-Unies des Pays-Bas. Le texte fut corrigé, et alors accompagné d'une seconde préface.

En 1673, Charles Le Brun peignit un tableau intitulé *"Alexandre et Porus"*, où Porus, blessé, est amené devant Alexandre, tableau qui peut avoir été inspiré par Racine, et qui se trouve au musée du Louvre :



Le succès de la pièce se prolongea jusqu'au début des années 1680. Mais, entre 1680 et 1700, il n'y eut que vingt-deux représentations à la Comédie-Française.

En 1681, le texte fut réédité, peut-être pour un public retardataire ou marginal : femmes sentimentales, petits-bourgeois, provinciaux.

En 1684, Pradon considéra que Racine fit «du plus grand héros de l'Antiquité un freluquet amoureux», voyant dans la galanterie d'Alexandre une faute contre la règle majeure du respect de la vraisemblance.

En 1689, la pièce fut rééditée.

En 1693 fut publiée une traduction néerlandaise.

Au XVIIIe siècle, il n'y eut que trois représentations d'"*Alexandre*" à la Comédie-Française. Mais le texte fut republié en 1786.

Une représentation eut lieu au XIXe siècle. En 1851, une édition illustrée parut dans la collection "Le Panthéon populaire", fut republiée en 1856 et 1863, tandis que paraissait en Allemagne, en 1877, une édition à l'usage des étudiants.

Aujourd'hui, la pièce paraît fade et fausse. Aussi n'eut-elle aucune représentation à la Comédie-Française au XXe siècle. Mais, en 1997, cette héroï-galanterie d'un autre âge fut jouée à la Cartoucherie de Vincennes, pourtant le temple d'une modernité subversive, par le Théâtre de la Tempête, dans une mise en scène d'Adel Hakim et Élisabeth Chailloux, et ceci avec un certain succès.

En 1990, le texte fut publié, dans la version et la graphie de 1666, à l'université d'Exeter, pour les spécialistes.

André Durand

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions !

[Contactez-moi](#)